

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63216

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Die Gedichte Arnulfs von Lisieux († 1184), hg. und übersetzt von Ewald KÖNSGEN, Heidelberg (C. Winter) 2002, XIV–92 p. (Editiones Heidelbergenses, 32).

L'édition des seize poèmes d'Arnulf, évêque de Lisieux de 1141 à 1184, complète avantageusement ce que nous savons de ce prélat, qui jouissait en son temps d'une réputation de savoir et de largesse qui lui valut les surnoms de Titus et de Titan (c'est à lui que renvoient les allusions à la générosité de Titus chez les poètes, de Bernard Silvestre à Henri de Septimello). L'ouvrage, qui ne comporte pas de bibliographie proprement dite, commence par une revue des jugements portés par les critiques sur Arnulf de Lisieux comme littérateur et homme politique, depuis le XVII^e siècle, dont la lecture est assez savoureuse et instructive au plan de l'historiographie.

Dit aussi Arnulf de Sées, où il passa sa jeunesse auprès de son grand frère qui en était évêque, Arnulf fit ses études à Chartres, alors en pleine floraison de l'esprit de l'école de Chartres, puis alla poursuivre à Bologne des études de droit qui lui permettraient de faire carrière, en bon fils de famille doué de capacités intellectuelles. Après un voyage à Rome vers 1130, on le retrouve dans l'entourage du roi d'Angleterre Etienne de Blois, et plus précisément de son frère Henri, évêque de Winchester. Évêque de Lisieux en 1141, il continua à servir parfois d'ambassadeur au roi, à Rome en 1146 et sous Henri II Plantagenêt en 1155. Haut dignitaire ecclésiastique de la cour anglaise, il en suivit les avatars politiques et fut notamment placé en situation délicate au cours de l'affaire Thomas Becket, où il se trouva assez ennuyé entre les partis en présence, qu'il essayait de pacifier, étant moins fougueux et plus porté au compromis que son cadet de Canterbury.

Le recueil de ses lettres, par lequel il est déjà bien connu, date de 1167. Ses poèmes, assurément choisis par lui, sont conservés majoritairement avec ses lettres, en une édition d'auteur. Il s'agit de seize textes courts, de 4 à 40 vers (le plus long porte sur le printemps), tous en distiques élégiaques, d'une remarquable qualité. L'ensemble ne fait que 270 vers; malgré ce volume réduit, le recueil, sans doute le meilleur de sa production, montre le rapport qui s'établit chez le prélat poète entre l'Église, la politique et la culture poétique. Il se place dans la lignée de Marbode, Baudri de Bourgueil et Hildebert, ses aînés (et plus prolifiques), par le genre, ces *carmina* de faible étendue, la maîtrise de la métrique et la distinction des sujets et du ton. Contemporain de Bernard Silvestre, Hilaire et Hugues Primat, il n'est pas influencé par la variété de leurs thèmes et par le renouvellement poétique qu'ils représentent; et, bien qu'il ait pu rencontrer sur ses vieux jours Alain de Lille, Jean de Hauville et Gautier de Châtillon ses cadets dans les milieux Plantagenêt, il reste évidemment étranger à leur poétique.

Arnulf connaît bien les classiques, mais ses reformulations sont toujours originales et élégantes, il évite les clichés et réminiscences trop appuyés. Il fait un usage réduit des figures de rhétorique, à part une ou deux anadiploses, évite la rime, peut être ironique sans vulgarité (carm. 6, sur les artifices cosmétiques d'un amant pour empêcher sa maîtresse de vieillir), bref, se montre un digne successeur d'Hildebert. Son recueil part d'un sujet religieux, la Nativité, se termine à peu de choses près avec un poème sur la Croix, en englobant des poésies plus profanes, sur le printemps, sur le temps, sur un poète quémandeur (carm. 5), un poème de louange à Henri de Winchester (carm. 2), des épitaphes de Henri I^{er}, de l'impératrice Mathilde et d'évêques. La pièce la plus remarquable (carm. 7) est adressée à deux jeunes gens, qui se regardent avec une tendre affection: l'éditeur montre qu'il s'agit de son jeune frère, qui mourra avant le mariage, d'après une lettre d'Arnulf à la fiancée rentrée au couvent. On admirera, dans cette poésie raffinée et d'une profonde originalité, la discrétion, la sympathie et la hauteur de réflexion presque philosophique à propos du rapport entre l'union des âmes et celles des corps dans le mariage. La poésie médiévale n'a pas tellement de pièces semblables à proposer sur l'amour vu par les dignitaires ecclésiastiques...

Quatorze manuscrits du XII^e et XIII^e siècle transmettent cet ensemble, sans compter quelques poèmes isolés dans des anthologies. Tous sauf un transmettent les poésies avec le recueil de lettres, et comme pour les lettres il existe deux états, qui se distinguent l'un de

l'autre par des déplacements et quelques erreurs supplémentaires dans le second état. Or la qualité des témoins ne semble pas identique à ce qu'a fait apparaître l'étude de la tradition des lettres: le manuscrit de base n'est pas celui qui a été par ailleurs identifié comme prototype de la tradition des lettres. Deux poésies, qui lui ont été attribuées, sont rejetées mais éditées en annexe – elles sont en hexamètres, et d'une esthétique beaucoup moins subtile.

L'édition elle-même est fort bien faite. Le meilleur manuscrit, auquel il manque les deux poèmes finaux, est complété pour ceux-ci par le manuscrit qui a servi de souche au deuxième état, lequel est représenté par sept manuscrits sur quatorze. On regrettera un peu de voir l'apparat critique et les notes de sources renvoyées en annexe, le texte de chaque poème n'étant accompagné que d'une introduction et de la traduction allemande, ce qui ne permet pas un contact aussi direct que souhaitable avec l'humus textuel et les conditions de transmission. C'est là une faible réserve, face à l'intérêt de disposer désormais d'un texte sûr de ces poèmes subtils et raffinés, qui complètent le panorama de la vie culturelle du XII^e siècle.

Pascale BOURGAIN, Paris

Wolfdieter HAAS, *Welt im Wandel. Das Hochmittelalter*, Stuttgart (Thorbecke) 2002, 453 S., 5 Karten.

Der Autor, der sein Buch Gerd Tellenbach widmet, ist von dem Wunsch beseelt, die Jahrzehnte am Ende des 12. und dem Beginn des 13. Jhs. über Grenzen hinweg darzustellen, woraus sich nach seiner Auffassung ein neues Bild des »Hochmittelalters« ergibt. Seine Kernthemen sind dementsprechend breit gestreut: Bevölkerungswachstum, Siedlung und Landesausbau; Armut und Häresie; Wandel der Kreuzzugs-idee; Lateinisches Kaiserreich und neue Mittelmeerpolitik; Wandel von Herrschaft und Gesellschaft; Aufstieg der Fürsten und Wandel in den Territorien; Technik, Bildung und Wissen; Zwischen Beharrung und Aufbruch; Aufstieg durch Bildung; Die Hohen Schulen; Anfänge der Universität. Nicht ohne Skepsis hat der Rezensent ursprünglich die Fähigkeit von Haas beurteilt, eine so umfassende und vielschichtige Materie zu bewältigen.

Um so bemerkenswerter erscheint nun das jetzt von ihm vorgelegte Buch. Es zeugt schon in dem gehaltvollen »Anhang« (S. 373–453) von der Lernfähigkeit des Verfassers, aber auch von der besonderen Qualität seines »Lehrers« Otto Gerhard Oexle, der die Arbeit »über Jahre hinaus mit seinem Zuspruch und hilfreicher Kritik« begleitet hat. Der kraftvolle Zugriff von Haas, sprachlich wie inhaltlich, verdient Bewunderung, so zu den Themen »Rodung und Siedlung«, »Marschlande an Weser und Elbe«, exemplifiziert in »Seeflandern und Holland«, und zu »Zisterzienser und Landesausbau«, fachkundig erörtert in »Erschließung der Höhen- und Gebirgslagen« und »Paßland Savoyen«. Haas zeigt sich selbst dem gewichtigen Thema der »Ostsiedlung« gewachsen, indem er quellennah Einzelfälle regional vorstellt und neben dem Verdienst der Zisterzienser andere Faktoren wie »Städte und Marken« nicht vergißt. In seiner europäischen Sicht findet Ungarn dank der Klugheit seiner Könige seinen Platz, die Siedler aus der Lombardei und Savoyen, deutsche, slowenische und slowakische Stadtbewohner in ein Land »fast ohne Hungersnöte« anwarben, das sich für Handel wie Mission im Vorfeld von Byzanz anbot.

Müheles verknüpft Haas »Armut und Häresie«, »Wanderprediger« und »Abkehr von der Stadt« mit der Ausbreitung der Städte, sämtlich Ausdruck der demographischen wie der religiösen Prozesse, die sich in häretischen Bewegungen niederschlugen. Deren Wurzeln in der *vita evangelica* des 11. und 12. Jhs. werden nach Raum und Zeit geordnet aus den Quellen zitiert.

Haas glaubt noch an den Begriff »Hochmittelalter« und möchte den Menschen des 10. bis 14. (!) Jhs. das Verdienst zusprechen, eine »Welt im Wandel« in allen von ihm aufgezählten Lebensbereichen gestaltet zu haben. Weniger diese These als die überaus lebendige, ja fes-